

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 4 (1928-1929)
Heft: 26

Artikel: À l'infirmerie
Autor: Chardon, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712096>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

manœuvres de 1924, toutes faites de mauvements, de combats ébauchés, ont involontairement contribué à nous éloigner de ces sages conceptions. Il faut y revenir dans nos prochaines manœuvres.

Le grand danger à éviter, c'est la précipitation. Or, 9 fois sur 10, **on va trop vite**. On ne manœuvre pas, on court. Une grande partie des erreurs proviennent de là. On n'a pas le temps de faire bien, c'est-à-dire lentement, méthodiquement, ce qu'on entreprend. Résultat : le gâchis qui discrédite les manœuvres. Voilà ce qu'il importe de modifier. Il est nécessaire que les acteurs du jeu se mettent entièrement dans la situation voulue, dans l'ambiance d'un vrai champ de bataille. Les différentes armes représentées doivent toutes collaborer étroitement comme l'exige la réalité. Pour cela, il faut leur en laisser le temps. — Pas de neutralisation. Le service sanitaire et le service de l'arrière, plus que les autres peut-être, ont besoin de faire leurs essais dans un cadre agrandi. Les nombreux avions qui sillonneront le plafond des manœuvres rappelleront l'importance primordiale de leur action future, trop oubliée chez nous. Les mouvements des troupes devront s'y conformer et, de ce fait, on sera bien obligé de recourir au camouflage et aux évolutions de nuit, au lieu de les supposer. Il en est de même pour les travaux de défense, les manipulations de terre, autant de choses essentielles dont on néglige de plus en plus l'apprentissage obligatoire. Bref, si nous voulons avoir de vraies manœuvres de guerre, il faut que chaque participant se comporte sur le terrain comme il le ferait s'il y avait des projectiles dans les armes manipulées.

Dans ce domaine surtout de l'**utilisation** du terrain, l'influence des chefs de section et des chefs de groupe est prédominante. Ce sont eux qui, réellement, règlent l'allure et marquent la physionomie du combat, suivant qu'ils observent ou non les principes de la conduite du feu qu'on leur a inculqués sur le champ d'exercice.

Si les officiers subalternes et surtout les **sous-officiers** ne se mettent pas dans la situation, s'ils n'ont pas leur troupe bien en main, le combat dégénère en « scènes de manœuvres » trop connues, c'est-à-dire, hélas ! en jeux puérils et néfastes.

Sans doute, il sera toujours extrêmement difficile de s'imaginer et de marquer l'effet du feu. Pour cela, en attendant mieux, on a recours à l'**arbitrage**.

Beaucoup de gens se figurent encore que le rôle des arbitres est de déterminer qui sera vainqueur au vaincu sur le champ de manœuvres. Grave erreur. « Les officiers de l'arbitrage ont pour **mission essentielle** de remplacer dans nos exercices de combat l'effet direct du feu ennemi sur les troupes combattantes. » Ainsi commencent les judicieuses « Prescriptions » que le Cdt. du 1er C. A. vient d'envoyer aux arbitres des prochaines manœuvres de la 2e division. Je ne m'arrêterai pas aux détails qui précisent ensuite la manière d'accomplir cette mission dont dépendent toutes les autres. « En résumé, dit-il, il s'agit pour les arbitres d'interdire toute action que le feu ennemi rendrait impossible, soit d'arrêter toute attaque qui ne peut pas vaincre la résistance qu'elle rencontre, de ralentir l'allure d'une attaque en proportion des moyens mis en ligne et des **pertes subies**, et de neutraliser une résistance dans la mesure du feu qu'elle subit. »

Il n'est pas douteux que l'arbitrage de l'infanterie effectué d'après les prescriptions résumées ci-dessus ne donne des résultats satisfaisants.

Reste la question de l'arbitrage du feu d'artillerie. C'est la plus difficile à résoudre, le renseignement « volant » moins vite que l'obus. De fait, dans nos manœuvres, il est rare que le feu d'artillerie soit marqué suf-

fisamment tôt pour que les troupes qui en pâtissent ou en bénéficient modifient à temps leur attitude.

Pour réduire la difficulté le plus possible, le Cdt. du 1er C. A. a prévu, outre un système de transmission perfectionné, l'utilisation des fanions et des **blinkers**. L'emploi de ces derniers est, sauf erreur, une innovation. Il sera intéressant de voir ce que donneront les essais.

Une autre innovation, à mon avis, devrait être tentée : La **T. S. F.** Pourquoi pas ? Aujourd'hui, ce moyen idéal de transmission s'est vulgarisé. Les postes de commandement d'artillerie pourraient être munis d'appareils émetteurs pour désigner l'objectif de la canonnade. Des postes récepteurs au service de l'arbitrage permettraient d'aviser instantanément les troupes intéressées, sous une forme ou sous une autre.

Cette question mérite d'être étudiée si l'on veut perfectionner l'arbitrage. En tout cas, j'estime que nos compagnies de projecteurs et de radiotélégraphistes feraient de la besogne utile en exploitant ce nouveau champ d'expériences.

Je me résume.

Les grandes manœuvres sont nécessaires à l'instruction des chefs et des troupes de toutes les armées. Pour être profitable, leur exécution doit être conforme aux exigences de la guerre. Un service d'arbitrage perfectionné contribuera à diminuer les invraisemblances provoquées par l'absence de projectiles, et à maintenir les évolutions dans le cadre de la réalité.

Ainsi comprises, les manœuvres de grande envergure produiront des résultats en rapport avec les dépenses de temps et d'argent qu'elles occasionnent, ainsi qu'avec les efforts qu'elles exigent de tous ceux qui les exécutent.

Colonel A. Cerf.

A l'infirmerie

Extrait de « l'arm au pied » d'Henri Chardon.
(Libr. Payot & Co., Lausanne.)

L'infirmerie était installée au rez-de-chaussée d'une maison de paysan, dans une grande pièce tapissée de papiers à ramages mirobolants. Elle ne rappelait que de loin les infirmeries de campagne. La paille manquait sur le sol et les courants d'air au plafond. En revanche, par les soins d'une personne dévouée qui avait quêté meubles et lingerie aux environs, les malades pouvaient s'y étendre dans les lits et s'y asseoir sur des chaises. La chambre du capitaine était contiguë. Les malades n'avaient qu'à se bien tenir.

Klein y trouva deux camarades : Katz, affligé d'une bronchite et Louis-Auguste Pilet, de la troisième section, plié en deux par un lumbago. Katz, d'abord, fut enchanté de la distraction qui lui venait, le malheureux Louis-Auguste n'ouvrant la bouche que pour geindre ou réclamer une friction. Mais Katz ne tarda pas à faire grise mine : Klein ne faisait que courir aux W.-C. ; distraction évidemment dénuée d'attraits. La visite du médecin ne produisit aucun changement. Pilet continua à geindre, Klein à courir et Katz à ronchonner.

En rentrant chez lui à une heure, le capitaine s'arrêta devant le lit du nouveau venu étendu tout habillé.

— Qu'est-ce que vous fichez là, Klein ?

En deux mots, le malade confessa la nature de son indisposition.

— Ça ne m'étonne pas, dit l'officier. Vous avez sans doute croqué des pommes mal mûres, ainsi que tant d'autres ?

— Je vous demande pardon, mon capitaine. Je ne suis plus d'âge à me rendre malade comme un enfant.

— Alors ?



(Phot. H. König)

Schweiz. Unteroffizierstage — Journées suisses de Sous-officiers
Handgranatenwerfen. Ausholen zum Wurf kniend
Lancement des grenades à main. Le lancement à genou

— C'est un remuement de bile. Cela m'arrive quelquefois.

— Un remuement de bile? accentua le capitaine.

— Pas autre chose.

Une résolution soudaine traversa l'esprit du malade. Le capitaine, d'ailleurs, ne ressemblait pas au lieutenant.

— Puis-je vous causer un instant en particulier, mon capitaine ?

— Mais bien volontiers. Allons chez moi.

— Ils passeront chez le capitaine qui fit asseoir aimablement le soldat, prit place et alluma un cigare.

— Je vous écoute, dit l'officier.

— Voyez-vous, mon capitaine, ça ne va plus, plus du tout !

Il y avait tant de conviction douloureuse dans la voix du soldat, que le capitaine s'en alarma.

— Ah bah ? Que vous a dit le docteur ? est-ce aussi grave que cela ?

— Ce n'est pas de moi que je parle, c'est de la section. C'est dans la section que ça ne va plus, plus du tout, mon capitaine.

— Tiens ? . . . c'est dans la section que ça ne va plus ? Vous m'étonnez, expliquez-vous ! Je n'ai rien remarqué d'anormal.

— Naturellement, reprit Klein avec effort, vous n'avez rien remarqué, c'est clair. On fait son service pour le mieux. De l'aube à la nuit, on avale les injures ; il faut marcher, on marche. On « la pile » sans rien dire. Mais il arrive un moment où l'on en a assez ; où l'on ne peut plus marcher. C'est ce qui m'est arrivé depuis hier soir, mon capitaine.

— L'affaire d'hier soir ?

— Oui, mon capitaine, nous étions prêts à l'heure habituelle. Le lieutenant s'est-il trompé d'heure ? je n'en sais rien et là n'est pas le mal. Il nous fit rentrer en nous traitant de fainéants, d'abrutis et ainsi de suite. Si nous n'étions pas presque tous mariés, pères de famille, dans la section des vieux, comme on nous appelle, continua le soldat avec force, incapable de contenir plus longtemps son indignation, nous vous rendrions votre fusil, votre fourniment, tout votre bazar, quoi : et l'on vous planterait là !

Le capitaine se renversa contre le dossier de sa chaise et se croisa les bras.

— Diable ! . . . Il est temps de mettre ordre à cela !

— Voyez-vous, mon capitaine, reprit le soldat plus

calme, du premier au dernier, dans la section, nous sommes complètement démoralisés, complètement.

— Pardieu, je le vois bien !

— Baudaz — vous le connaissez ? celui qui porte toute la barbe ? — ce n'est pas le premier venu. Il est directeur d'hôtel dans le Midi. D'homme plus convenable, mieux élevé, il n'y en a point ; de soldat plus propre, plus soigné, plus courageux, il n'y en a point. Vous représentez-vous ce qu'il doit penser du pays et du service, d'être méprisé, vilipendé de cette façon ? ce qu'il doit avoir dans le cœur, enfin ?

— Vous exagérez !

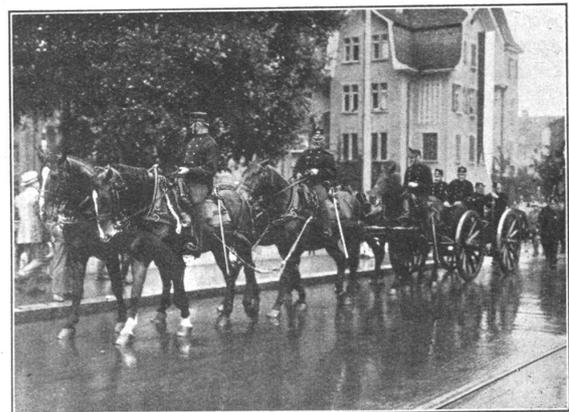
— Et Pasche ? un régent, maître d'école, éducateur de nos enfants ? Qu'est-ce qu'il leur dira, à ses élèves, de la patrie, du service, quand il sera hors de cette boue, de cet enfer, mon capitaine ?

— Il en reviendra, j'espère, promptement.

— Et moi, mon capitaine ? Je ne suis ni directeur d'hôtel, ni régent ; mais je sais ce que je vaudrais tout de même. Je n'ai suivi que l'école primaire ; je n'ai pas reçu cinq centimes de qui que ce soit ; ce que j'ai, je l'ai gagné de mes mains ; je me suis établi à mon compte, entrepreneur, et mes affaires sont en bon chemin, grâce à mon travail, à mon énergie. Je ne puis supporter plus longtemps d'être traité comme nous le sommes ; non, impossible, par un homme qui ne sait pas ce que c'est que de gagner son pain. J'ai trente-deux ans passés ; j'ai fait tout mon service sans une heure de punition ; à présent, j'en ai assez. Et mes camarades de la section aussi, tous. Non, impossible de vivre plus longtemps de cette vie-là !

— Il fallait me renseigner, m'adresser une plainte, sacrebleu ! On ne se laisse par em . . . bêter comme ça.

— Oui, c'est sûr, ou aurait dû se plaindre . . . Mais l'on espérait toujours que le lieutenant changerait quand il nous connaîtrait mieux. Et puis, c'est un bon officier ; il connaît le service. S'il veut peut-être monter plus haut, une plainte pouvait le faire casser, l'arrêter net. Il est jeune ; nous, nous sommes dans les vieux, nous sommes au bout. Une fois ce service terminé, nous ne reverrons probablement jamais le lieutenant . . . heureusement ! A l'école de recrues, on se serait jeté dans le feu pour nos officiers. On sentait qu'ils nous estimaient, qu'ils avaient pour nous de l'affection. A la grande course, entre Saxon et Martigny, nous étions éreintés,



(Phot. Kettel)

Schweiz. Unteroffizierstage — Journées suisses de Sous-officiers
Festzug : Groupe des Artilleriesvereins Solothurn
Le cortège : Un groupe d'artilleurs de la Société d'artillerie de Soleure

« vannés ». Le colonel en fit monter deux qui n'en pouvaient plus dans son automobile. Avec des officiers comme ça on irait au bout du monde !

Le capitaine se leva. Le soldat comprit qu'il en avait assez entendu.

— Je vous remercie, mon capitaine ; je vous remercie beaucoup. Si l'on n'avait que des officiers comme vous, on ne se plaindrait pas, au contraire.

— C'est moi qui vous remercie de m'avoir parlé si franchement. J'espère que désormais tout ira mieux. Je le souhaite vivement.

— Tu en as fait, une séance, avec le capiston ? dit Katz, au retour de Klein.

— Il fallait ça pour me remettre.

— Un chic type, le capiston.

— Faudra voir ! répondit brièvement Klein en s'étendant de nouveau sur son lit.

Une demi-heure plus tard, environ, Pasche entra en sourdine, l'œil riant, les lèvres épanouies. Il s'assit sur le bord du lit et dit aussitôt à voix basse, en confidence, joyeusement :

— Je sors de chez le capitaine. Il m'a fait demander. Tu as cassé le morceau ? Respect pour toi. Ça ne pouvait plus jouer. Il serait arrivé un malheur. Oh ! je ne me suis pas gêné. Ça m'a fait du bien de me dégonfler ; il fallait ça. Et je lui ai dit : « Pensez-vous que les vieux Suisses, les Werner, Steiner, les Hohensax, les de Reading méprisaient à ce point leur monde ? Que le peuple se serait fait massacrer à Saint-Jacques, à Marignan, à Rotenthurm ? Jamais de la vie ! On est tous égaux, devant la loi ; devant la mort, on est tous frères et sous l'uniforme aussi. Il n'y a que les galons de plus ou de moins ; mais le cœur est le même. » Voilà ce que je lui ai dit. Tu penses s'il a ouvert des yeux !

— Je comprends !

— Et puis ça va ? toi, hein, vieux terrible ? Il faut faire ensuite d'être ce soir avec nous. Qu'en dis-tu ?

Il se tourna vers Katz et ajouta cordialement :

— Et toi aussi, pénible C. F. F., tu entends ? Rien de tel qu'un bon verre pour faire sauter un rhume et se remettre d'aplomb. Allons, au revoir, à ce soir, les amis !

— Un bon verre, un bon verre ? grogna Katz dès que Pasche eut disparu ! c'est facile, pour ces paysans qui ont le coffre doublé de cuir de bœuf !

Cette visite eut sur Klein un effet singulier. Il se sentit mal à l'aise, humilié de ce que le capitaine ne l'en croyait pas sur parole. Allait-il peut-être interroger toute la section ? . . . Homme par homme ? . . . « Hé bien tant mieux ! Il saurait alors à quoi s'en tenir. »

Il en était là de ses suppositions chagrines, quand Baudaz vint lui serrer la main.

— Comment vas-tu, vieux ? Mieux, j'espère, cela se voit. Et l'ami Katz ? dit-il en allant au Genevois la main tendue. Vous savez, on s'ennuie de vous, la section n'est plus la même, mes chers copains ! Il s'agit de reprendre le dessus et vivement. J'ai ouï dire que nous allons passer aux avant-postes ; vous ne manquerez pas l'occasion, j'imagine, de voir enfin quelque chose d'intéressant ?

— Pour ce que j'y tiens, à voir la danse les mains dans les poches ! Autant rester ici, répondit Katz.

— Et la nuit s'est bien passée ? au cantonnement ? demanda Klein à Baudaz qui revenait.

— Mais bien tranquillement, je te remercie. Tout à l'heure, quelle surprise, mon cher ! Tu ne crains pas que le lieutenant, tel que nous le connaissons, t'en garde une rancune terrible ?

— Franchement, je n'y ai pas pensé. J'aurais parlé tout de même, j'étouffais. Et s'il veut me crocher, je serai là pour lui répondre.

— Et nous aussi, tous avec toi, sois-en sûr !

Après un quard d'heure de conversation réconfortante, Baudaz quitta l'infirmerie. Il ne se vanta point d'avoir parlé carrément au capitaine, d'avoir intercédé en faveur de l'exaspéré Cuendet. Il n'en dit pas plus que ce que nous venons d'en apprendre. Pourtant, sa tenue et son langage avaient produit sur l'officier, heureux de rencontrer chez un simple soldat tant de distinction et de délicatesse de cœur, une impression considérable, non moins fort que les hallebardes de St. Jacques et les fourches de Rotenthurm.

— Nous savons très bien, avait conclu Baudaz, qu'il peut échapper à chacun, en un moment d'impatience, d'énervement, quelque expression désobligeante ; nous savons très bien aussi que l'officier n'a pas affaire à une section de petites filles modèles. Les gros mots, en somme, glissent sur notre épiderme tanné sans blesser personne. En revanche, ils causent une blessure insupportable quand on les sent dictés par un mépris évident, inadmissible ; quand on sent, derrière, l'intention d'aplatir le soldat. Excusez ma franchise, je vous en prie, mon capitaine : Nous croyons être utiles au pas au même titre que nos officiers ; nous ne l'aimons pas moins et voulons en rester dignes.

Le soir, grand émoi au quartier, quand l'ordonnance du capitaine apporta la nouvelle du « plat » formidable, servi par le capitaine, comme dessert, au souper des officiers. L'ordonnance apportait, en outre, une permission de trois jours pour Cuendet ; preuve palpable et combien joyeuse, du revirement tant désiré. A minuit, n'y tenant plus, Cuendet s'équipa pour aller prendre le premier train.

«In Anerkennung der gediegenen Festnummer für Solothurn»

hat uns Herr Hauptmann Z. in W. Fr. 100.— zur freien Verfügung zugesandt, die wir auch an dieser Stelle bestens verdanken möchten.

Verlagsgenossenschaft «Der Schweizer Soldat.»

Zur Brandkatastrophe in Torgon.

Dem «Schweizersoldat» wurden von Offizieren der Schützenkp. III/112 aus der Jasskasse Fr. 10.50 zugunsten der Geschädigten in Torgon überwiesen.

Tagung des Füs.-Bat. 28.

Am 22. September 1929 hält das Füs.-Bat. 28 in Bern eine Tagung ab.

Zürich
Büffet
Bahnhof

Vorzüglich und preiswert

Inh. PRIMUS BON.